

6 tatane 136 E.P.

19 heures, l'Arrivée

Palot affiche les stigmates glorieux d'un passé millénaire. Ses antiques pierres usées, ridées, rongées, se dorent aux rais déclinants du soleil harassé par une dure journée de labeur. Haut perché, le village en impose. Il trône et, vieux coquet, se pare d'élégants chatoiements.

La Torpédo avale avec voracité les derniers kilomètres. Ils longent le Trouillon, rivière tranquille et dolente qui serpente inlassablement au pied de la localité en aménageant une riante vallée. L'atmosphère aidant, je m'esclaffe. Mais ma gaieté est de courte durée : dans le fossé, une automobile renversée expose au monde un ventre blafard et indécent. Ses roues tournées vers le ciel cherchent avec ténacité un appui improbable.

La Torpédo ralentit, terrorisée. Le volant tremble entre mes mains alors que l'état du macadam en dénie toute responsabilité. J'affermis ma prise, maintiens le cap, mais n'en demeure pas moins excessivement troublé. Le véhicule moribond m'apparaît vide, tristement abandonné. Est-ce un accident ?... La question me torture l'esprit et je finis par avouer sous l'effet de la douleur mon incompetence à déceler les stigmates pouvant être attribués aux agissements de Bison Ravi. Je poursuis mon chemin. L'énigme n'est pas résolue cependant. D'autant que, plus loin, les débris calcinés d'une caravane jonchent le bas-côté, légendés d'un panneau frustré où l'on peut lire en lettres baveuses :

NON AU TOURISME SAUVAGE

La prudence est de mise. Je précautionne donc, je circonspecte, examine, me défie de tout, me fie à rien, redouble de vigilance, d'attention, multiplie les observations, les interrogations, procède à mille contrôles, je ruse, finasse, feinte... Pour, comme je m'apprêtais à franchir le pont romain qui enjambe le Trouillon et malgré mes efforts, me heurter finalement à un barrage. La tuile !... Au terme de mon voyage !... Trois hommes armés surgissent, trois méchantes tronches à l'œil mauvais. Ils sont fagotés à l'agreste : pantalons de toile grossière, tricots de corps élimés, godillots pesants et crottés. Leur aspect dément un quelconque lien avec la bande organisée et smart de Bison Ravi. Ceux là, en bons autochtones, crachent devant mon capot de gros mollards verdâtres qui adhèrent sans condition au bitume grossier.

— Halte ! clame l'un.

L'injonction tétanise mes freins. Les individus m'entourent immédiatement d'une attention peu courtoise, en témoigne le canon menaçant d'un fusil pointé dans ma direction.

— Où allez-vous ? aboie t-on à l'autre bout de l'arme.

Je désigne le village sur sa hauteur. L'homme part d'un grand rire, aussitôt imité par les autres comiques. Mais ils reviennent très vite à leur physionomie initiale et à des sentiments moins affables.

— Encore un qui joue avec sa vie ! gouaille le premier. Et peut-on savoir ce qui vous attire à Palot, noble seigneur ?

J'exhibe ma bouche en émettant un son caverneux.

— La faim ? s'étonne et s'interroge mon interlocuteur.

— Il est muet ! traduit un second particulièrement sagace.

— Et après ? Muet ou pas, c'est un touriste ! En plus d'être muet, faudrait voir à pas être sourd... et aveugle à nos avertissements...

Le fusil décrit une courbe qui embrasse les terres environnantes plantées de vignes. Elles rougissent de confusion et s'étendent à perte de vue. Ayant déjà perdu la parole, je tiens prudemment mon regard en deçà de la ligne d'horizon. Mon esprit est néanmoins troublé par un élément du décor qu'il négligeât jusqu'ici : un épouvantail... Ou ce qui paraît tel... mais se révèle, à l'examen, un corps humain ! Le pauvre hère, cramoisi par l'action du soleil, est immolé sur une croix de bois grossière érigée entre deux rangées de vignes. Il n'est pas seul. Disséminés dans les pampres, d'autres pendouillent, disloquent et canent en silence.

— Diverses nationalités sont représentées, fanfaronne mon hôte. On n'est pas chauvin, nous ! Vous arrivez un peu tard, vous auriez vu gigoter le dernier !... C'est dur de tenir... on pousse sur les jambes : on y gagne des crampes... on tire sur les bras : on étouffe... et avec ça y a le soleil... et la soif...

Il pointe son arme en direction de l'un des suppliciés.

— On a eu du mal avec celui-là, un malin qui maraudait la nuit... on a fini par le coincer avec deux kilos d'abricots dans les fouilles... les abricots de l'Anselme... les plus beaux du pays... Flagrant délit ! Et hop, il a payé... avec les arriérés...

Il projette vers l'intéressé un glaviot monstrueux qui ne l'atteindra jamais, grâce soit rendue à l'attraction terrestre.

— Saleté de touriste ! éructe-t-il encore. Ce matin, on a grillé la caravane d'un enfoiré qu'avait volé une roue de charrette. Non, mais, des fois... une roue de charrette, je vous jure... à quoi ça pouvait lui servir, hein ? D'ailleurs, vous avez dû la croiser, la caravane...

— Bon ! intervient l'un des deux autres. On va pas passer la soirée, qu'est-ce qu'on fait ?

— On fouille la bagnole ? demande le troisième.

— Faudrait savoir ce qu'il manigance, réplique le premier.

Il me réinvective aussi sec :

— Vous entendez, vous ? Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Je présente une nouvelle fois la missive du cousin, que les manipulations successives flétrissent progressivement.

— C'est quoi, ce machin ? l'accueille l'homme. Vous croyez qu'on a que ça à faire... déchiffrer des parchemins ?

Heureusement, le deuxième tend la main vers la lettre.

— Si c'est pas malheureux de pas savoir lire à ton âge... montre voir...

Mais lui-même ânonne laborieusement :

— Hu... bert... Ja... poui... lleu... c'est vous ?

Le premier a prestement récupéré l'enveloppe.

— C'est le tampon de Dada ! s'exclame-t-il. Je le reconnais...

Il se trouble.

— Hubert Japouille, c'est vous ? Euh... c'est toi ?

Je fais oui de la tête. Dans le même temps, profitant de ce qu'un soudain courant de sympathie se crée entre nous, je me fends d'un large sourire.

— Hubert ! s'écrie le zigie. Sacré nom de Dieu... tu me reconnais ? C'est moi, Dédé... Dédé Martial...

Dédé ! Sans blague, ma surprise est proportionnelle à sa carrure. Le petit Dédé a foutrement augmenté de volume. Je grogne ma joie des retrouvailles, m'extrais de mon véhicule afin d'embrasser ce vieil ami d'enfance. Nous nous accolons, vigoureusement, mêlant force bourrades, claques amicales, rires et, en ce qui me concerne, borborygmes divers.

— Sacré Hubert ! Si je m'attendais...

Et, à l'attention des autres :

— C'est un de Palot, les gars...

Enfin à la mienne :

— ... faut les essecuser, i sont trop jeunes... i se souviennent pas... Heureusement que j'étais là, t'aurais eu du mal avec ces deux rigolos ! Qu'est-ce qu'i t'ont fait à la ville, i t'ont coupé la langue ? T'étais pas muet à l'époque...

Il se marre.

— T'étais même plutôt bavard... bon sang, ça me fait bougrement plaisir de te revoir !

Je suis à moitié étouffé lorsqu'il relâche son étreinte virile.

— Et Azor, i sait que t'es là ?

Je brandis la lettre.

— Evidemment, puisqu'i t'a écrit... chuis bête... l'aurait pu nous prévenir, c't'andouille... manquerait plus qu'on lui lapide son cousin ! Attends, je m'en vais te lui remuer les fesses, moi !

Il se tourne vers ses comparses :

— Passez-moi le téléphone, les gars !

Les deux compères, flairant la galéjade, s'activent et s'empressent d'arracher des vignes un vieux téléphone de campagne qui a dû en faire pas mal.

— Doit être au Café à c't'heure, subodore Dédé.

Il s'empare de l'appareil, porte l'écouteur à son oreille, rote et actionne la manivelle, le tout avec une dextérité montrant une grande pratique des usages locaux.

— Allô... Bertrand... c'est Dédé... t'as Azor dans le coin ? Ecoute, va lui souffler dans le tuyau de l'oreille qu'on a trouvé sur la route un clampin qui disait s'appeler Japouille... et que, manière de lui apprendre à vivre, on l'a pendu par les pieds sous le vieux pont... et toc !

Il raccroche, une étincelle victorieuse luit dans son regard.

— Tu vas le voir rappliquer, Azor. C'est vrai, quoi... l'aurait pu nous affranchir que tu revenais au pays... et muet encore ! On peut pas deviner... Tu te souviens de Marthe... l'institutrice... elle priaît pour que tu te taises. On lui en a fait voir, hein ? Si elle était encore en vie, elle rigolerait, tiens !... Regarde cette fumée... au village... c'est Azor qui démarre sa Daimler... une occasion, la Daimler... tu parles d'une affaire, un vrai fossile... une bagnole de musée. Un jour, elle lui explosera sous le cul !

Effectivement, une nuée rosâtre s'élève d'entre les premières maisons de Palot.

— Va être content, Azor ! I dit que t'es devenu quelqu'un à la ville...

J'esquisse un geste de dénégation, mon cousin étant enclin à la démesure. Mais Dédé n'en démord pas.

— Eh, quoi ! Quand on a des diplômes autant qu'un chien a de puces, on est quelqu'un, non ? Y a qu'à voir ta caisse...

Je hausse les épaules... une banale Torpédo.

— ... avec un pilote automatique...

Une pétarade du Tonnerre de Dieu détourne notre attention. Sur la route née du village fonce un bolide rugissant enveloppé d'un formidable nuage de fumée violacée. L'engin attaque les virages sur les chapeaux de roues, des canotiers déjà très usagés, et se précipite vers nous dans un vacarme ahurissant.

— Ça, c'est Azor ! jubile Dédé.

Prudente, la troupe libère la chaussée. On range en hâte les barbelés, barrières, armes et téléphone. Dédé en tête est plié de rire. Aussitôt parés, un vrombissement extraordinaire empli l'air en même temps que surgit le véhicule endiablé. Il freine mais n'en continue pas moins son irrésistible lancée, dérape, zigzague, crisse et couine, racle le bitume, soulève des gerbes d'étincelles... s'immobilise enfin grâce à une probable intervention divine. Le tas de ferraille expulse alors un bloc de métal incandescent qui glisse et trace un sillon de feu dans l'herbe sèche. Le moteur épris de liberté saute le parapet, plonge droit dans la rivière. À son contact, l'élément liquide se révolte, fume, crache, siffle, bouillonne de colère, éclabousse, ondoie, vagoie, houloie... et noie, incontinent, le fâcheux trublion.

— Il n'ira pas plus loin ! assène Dédé.

Un grincement de tôle froissée. De l'épave s'arrache un grand diable roux taillé en armoire à glace : Azor ! Belle gueule sur un corps d'athlète, plus loin du maigre adolescent que de la coupe aux lèvres. Il traverse la route d'une démarche féline, il vient à ma rencontre le visage rayonnant de joie.

— Hubert ! s'émeut-il.

Il m'étreint vigoureusement. Nous suffoquons en énergiques embrassades. Moi surtout, soumis à sa terrible poigne. Un merveilleux moment néanmoins où les mots, inutiles, me font oublier mon infirmité. Une larme coule sur ma joue, je ne sais si elle m'appartient ou si nous mêlons nos épanchements lacrymaux à nos effusions. Dédé intervient :

— Ho ! Vous allez manquer d'air...

— Toi ! rugit Azor à son endroit. Je devrais t'écraser comme un moustique...

Il agite deux mains énormes.

— ... ou te jeter dans le Trouillon.

— T'as eu peur, hein ? s'enorgueillit l'autre.

Azor hausse les épaules.

— Tu serais fort capable d'y pendre tout ce qui marche ou bouge sous le pont... et par ta faute, je n'ai plus de voiture !

— Bah ! Ce n'était qu'une question de jours... au moins elle aura fait une belle mort. Quelle apothéose !

La troupe rit, Azor y compris.

— Eh bien, cousin, me dit-il, maintenant je compte sur toi pour me véhiculer.

J'acquiesce vigoureusement, trop heureux de me rendre si vite utile. Il poursuit :

— C'est qu'elle va me manquer, ma mécanique. Il me reste encore le tracteur... mais c'est pas top, un tracteur... sorti des champs.

Il pointe un doigt vers le lointain.

— Tu vois, là bas... depuis la grande boucle sur le Trouillon jusqu'à la colline de Mogok... ce sont mes terres... j'y cultive la vigne, la pomme de terre, le maïs, de la tomate, du melon... et j'en passe, j'y ai mes vaches, mes cochons et mes abeilles... et j'habite au creux d'un vallon, par là... On y est bien, tu verras.

Il contemple avec fierté son domaine acquis à force de labeur, un royaume à sa mesure, fait de terre, d'arbres, d'eau, de soleil. C'est plus qu'il n'en faut à concrétiser son

bonheur. J'observe à l'unisson le paysage, laissant une douce mélancolie m'envahir, jusqu'à ce que mon regard tombe en produisant un bruit mat sur des troncs flottants, nombreux, dans les eaux molles de la rivière. Ce heurt particulier requiert des éclaircissements.

— Le Trouillon, commente mon cousin, n'est plus ce qu'il était. Ne t'avise pas d'y prendre un bain ou ça pourrait être le dernier.

Je m'étonne.

— La croissance démesurée du tourisme barbare nous a contraint d'adopter un plan régional de sauvegarde, disons... dissuasif. C'est ainsi qu'en aval œuvre Bison Ravi, à la demande de nombreuses municipalités...

— Moyennant finances, intervient Dédé. Faut pas croire qu'il travaille gratos, Bison Ravi...

— N'empêche, ça ne suffit pas. Il incombe à la commune des actions locales de surveillance, protection et, éventuellement, représailles...

— Cette semaine, c'est moi qui m'y colle, ricane Dédé. Les touristes n'ont qu'à bien se tenir !

J'avise la rivière. Je ne saisis toujours pas le lien entre les troncs y naviguant et la milice Palotinne. Et Dédé de m'affranchir enfin :

— Ce que tu crois être des arbres morts sont dotés de pattes et de grandes dents... des crocodiles !

Je reste abasourdi.

— Et ça rapporte ! On dépèce les plus gros avec lesquels on confectionne des sacs ou des valises... qu'on vend aux touristes... à ceuss qui n'ont pas fait les frais d'un repas...

Il se tord de rire tandis que Azor me pousse vers la voiture.

— Toujours aussi farceur, commente-t-il. Allons... Jérphine sera ravie de te voir.

Nous grimpons dans la Torpédo. Elle démarre aussitôt et les barbelés se referment dans notre dos. Azor se cale dans son fauteuil, découvre avec candeur l'équipement de bord.

— Elle est superbe, ta caisse... Cette chose là, c'est le pilote automatique ?

Je fais oui de la tête.

— Il est gras comme un poulpe. Tu dois pas t'en servir souvent.

Je trouve plus simple de le laisser dormir sur la banquette arrière... Trop délicat à programmer sur ces petites routes, piégées de surcroît. Voilà pourquoi il engraisse à vue d'œil...

— Comment ça marche ?

Je montre mes pieds.

— À coups de pieds ? C'est beau le progrès. On n'a pas encore ça chez nous... Eh ! C'est donc vrai que tu es muet ?

Je grogne.

— On s'en accommodera... et puis je parle pour deux, ça fera une moyenne.

Les premières façades défilent, parfaitement rangées, vieilles et usées mais toujours fières, inaltérables. Rien n'a changé à Palot. Les portes altières succèdent aux bancs de pierre rassembleurs de populace bavarde et une rigole sans fin serpente au milieu de la chaussée, qui charrie les eaux de pluie lorsque le temps s'y prête. Nous croisons des ruelles étroites, fentes vertigineuses ouvertes sur des cieux insondables. Elles s'enfoncent au plus profond du village, gardiennes de l'ombre et de la fraîcheur apaisante. Lorsque nous abordons la place de l'église, qui est aussi celle de la mairie ou encore du bistrot selon l'ordre de priorité que lui en accorde le passant, une foule nombreuse s'y mêle autour de

joueurs de boules exubérants. Notre traversée ne passe pas inaperçue d'autant que Azor, usant de mon avertisseur sonore, mène grand tapage. Et comme ça ne semble pas le satisfaire pleinement, il crie par la vitre ouverte :

— C'est mon cousin Hubert, qui rentre au pays !

Les têtes pivotent, les yeux s'écarquillent, les curieux se penchent, se poussent, se pressent, des mains s'agitent et une ovation naît spontanément.

— Ne t'arrête pas, me souffle Azor... pas maintenant... ou on y est jusqu'à minuit !

Je réponds néanmoins d'un signe amical à ces visages souriants dont la plupart me sont familiers, même si ma mémoire est incapable de les nommer tous. Jusqu'au bienveillant curé qui laisse tomber ses boules de pétanque pour me bénir au passage de la Torpédo. J'écrase une larme. Azor, surprenant mon émoi, ne dit mot, mais sa grosse main se pose sur mon épaule et pèse de toute son affection.

Nous avons traversé le village en silence. Peu après, la nature a repris ses droits et la route glisse entre les hauts chênes séculaires. Azor me guide. La signalisation est inexistante et j'ai depuis longtemps oublié la topographie des lieux. Mais cela reviendra...

— T'as voyagé combien de temps ?

Je lève deux doigts victorieux.

— Deux jours... Tu t'es pas mal débrouillé. Comme quoi, c'est pas Bison Ravi qui arrêtera un Japouille !

Je ne peux malheureusement pas lui narrer mon voyage. Plus tard, lorsque j'aurai les mains libres.

— Moi ! Imagine-toi, il m'a fallu une semaine pour arriver au bout de ta lettre ! Quatre pages c'est beaucoup. Tu pouvais juste dire : « je reviens ». T'étais pas obligé d'écrire un roman. Moi, de lire, ça m'endort, surtout que j'ai des journées chargées... en plus faut décrypter...

Il tire de sa poche un fatras de feuillets pliés, froissés, déchirés : ma lettre, méconnaissable !

— Comme tu vois, le facteur n'a pas ménagé sa peine. Il est gentil, Dada, mais de plus en plus idiot. J'aurais jamais pu la lire si tu n'avais pas pris la précaution d'utiliser du papier militaire.

Je mesure ma chance, disposant toujours d'un mètre pliant sur moi.

— Il exagère, Dada ! Il transporte plus de cailloux, dans sa sacoche, que de correspondance. Si tu te souviens, déjà à l'époque il construisait un drôle de monument. Aujourd'hui, ça ressemble à une pyramide de douze mètres de hauteur... et c'est pas fini ! On ira le voir un de ces jours, il t'en parlera mieux que moi... il peut être d'agréable compagnie, l'animal, quand il veut. Sa folie n'est, somme toute, fâcheuse que pour le courrier...

Une clôture le long de la route attire mon attention. Elle cerne des rangées de tentes éparpillées dans la végétation clairsemée. Le mirador surtout, qui domine, m'inquiète.

— C'est le camping municipal, me renseigne Azor. On y concentre les vacanciers. Pourtant, malgré la surveillance, y'en a toujours qui s'évadent...

Des immondices s'agglutinent contre le grillage.

— Regarde ça ! Avant, la vallée était envahie d'ordures. Depuis qu'on a parqué les touristes, les saletés restent dans le camp. Eux, ça les gêne pas. Ça doit même leur plaire puisqu'ils négligent les poubelles mises à leur disposition... Tu imagines pas les désastres qu'ils ont causés les étés précédents. Je connais des vignes qui donneront plus jamais un seul raisin... pire que le phylloxéra ! Il faudra replanter...

On a passé le camping.

— J’y pense, tu t’es expliqué comment avec Dédé ? C’est qu’il est du genre expéditif avec les touristes... Ne me dis pas qu’il t’a reconnu immédiatement...

Je brandis ce qui me sert de laissez-passer depuis mon départ.

— Mince, ma lettre ! J’en avais jamais vue en si bon état. Vous avez des facteurs précautionneux, en ville.

Il agite, en comparaison, les débris de ma correspondance et cela provoque notre hilarité, ce qui se traduit chez moi par une sorte de gloussement rauque proche de l’abolement joyeux du phoque quémendant sa pitance après accomplissement de son exercice de jonglage. Nous partageons pleinement ce moment d’allégresse, puis Azor reprend la conversation :

— Tu dis dans ta missive : « Voici trois lustres que je n’ai plus donné de cher cousin à quiconque, et je me doute de la réciproque, ne te connaissant d’autre cousin que moi... »

Une vague réminiscence m’enjoint d’acquiescer.

— Ce en quoi tu te goures ! Tu as oublié que les habitants d’un village comme le nôtre sont tous plus ou moins apparentés à des degrés divers. On s’encousine à tour de bras et on simplifie de la sorte une généalogie inextricable. Ça rapproche, ça unit et ça fait rire les vieux au fait des écarts de conduite de nos défunts aïeux. C’est le genre de détail dont on se soucie peu à la ville. Tu devras réapprendre à vivre parmi nous, Hubert... mais la chose ne me paraît pas insurmontable.

Je le pense également. D’ailleurs, je me sens déjà beaucoup mieux tant l’air est pur, ici.

— Tu crains d’avoir perdu tes racines, ta famille...

Il a incontestablement étudié mon courrier !

— ... mais tu n’as rien perdu, détrompe-toi. Tu as négligé les valeurs essentielles, simplement. Mais ici tu seras toujours chez toi. Celui qui est né à Palot reste un fils du pays sa vie durant, même s’il n’y vit plus.

Je grogne mon assentiment.

— Je t’emmènerai chez Barnabé !

Je sursaute et la voiture fait une embardée. Le pilote automatique gémit.

— Je sais... tu n’en gardes pas un bon souvenir, tes parents... mais quoi ! Il a pas tué tous ses patients, Barnabé. Il en a même guéri certains. On peut pas en dire autant de beaucoup de docteurs.

Je balaie l’argument d’un geste ferme.

— Soit, n’en parlons plus... n’empêche, tu y viendras toi aussi... Bougnette ! Tu te souviens de Bougnette, tu en parlais dans ta lettre... eh bien, il est allé le voir à Barnabé, et il en est sorti complètement transformé. Bon, il remportera jamais un Nobel de physique, mais il y a gagné quelques neurones. Après ça, il s’est marié, tu devineras jamais avec qui... avec Angélique, la belle Angélique à qui tu faisais les yeux doux... et quelques autres gâteries...

Je bée de stupéfaction. Je n’en reviens pas... d’Angélique.

— Faut pas s’étonner... quand on laisse tomber une fille, elle se console avec le premier venu. Mais, si ça peut te rassurer, elle a drôlement grossi, Angélique. Et toi, tu ne t’es pas trouvé une fiancée, à la ville ?

Mon haussement d’épaules se veut dénégatoire et légèrement désabusé. J’ai vécu quelques aventures, certes, mais rien de durable.

— Nous arrivons ! s’exclame-t-il soudain. Ça, ce sont mes vignes... elles sont belles, hein ? Attends de goûter mon vin, tu m’en diras des nouvelles. Là !... le chemin de terre... faut pas le manquer... tu le suis jusqu’au bout...

J'obéis et découvre bientôt une charmante maisonnette nichée au creux d'un vallon tapissé de verdure épaisse, luxuriant de mille fleurs multicolores et doré par un soleil déclinant... un paysage de cinéma !

— Nous voilà rendus ! Nous sommes à deux kilomètres du village, c'est pas loin et on a la tranquillité.

Quelques mètres encore, je stoppe, coupe le moteur. Silence ! J'en prends plein les yeux tandis qu'Azor se gonfle de fierté. Et je le comprends. Alors, la porte de la maison s'ouvre. Une jeune femme en sort, ravissante. Sa jupe courte ondoie sur de longues jambes bronzées. Azor s'extirpe de la voiture, s'empresse auprès de Jéromine. Je l'imite.

— C'est Hubert, l'avise-t-il. Tu le reconnais ?

— Évidemment, affirme-t-elle en m'embrassant. Tu as fait bon voyage, cousin ? Je gargouille.

— C'est vrai... tu ne peux plus parler... mais ça n'a pas grande importance, avec Azor il est difficile de placer un mot...

Le susdit lui claque gentiment les fesses.

— Fait nous entrer plutôt que de raconter des bêtises.

Elle rit, d'un rire clair, presque enfantin. Et nous pénétrons dans la chaude ambiance d'une belle et grande cuisine que les murs blancs alliés à la blondeur du bois de châtaignier omniprésent avivent d'une clarté presque irréelle. Le couvert est dressé sur une longue table de ferme, dans l'attente impatiente du maître de céans. Azor tire une chaise.

— Tu es ici chez toi, dit-il en m'invitant à m'asseoir. La voiture est morte, rajoute-t-il à l'adresse de Jéromine.

— Oh ! fait celle-ci en posant une assiette supplémentaire.

— Ça n'est pas une surprise, il fallait s'y attendre un jour ou l'autre.

— Tu as prévenu Trinquetaille pour la cérémonie ?

— Demain. Aujourd'hui, je n'ai pas eu le temps.

— Ça tombe vraiment mal, on n'a pas de quoi en racheter une.

Le moment me semble au contraire tout à fait opportun puisque me voilà, moi, en possession d'un véhicule en parfait état. Ce que j'exprime d'un grognement assorti de l'offrande de mes clefs de contact.

— Non, refuse poliment Azor, je te remercie mais je prendrai le tracteur. Il tourne comme une horloge, même si une horloge c'est pas rapide question déplacements.

J'insiste. Si je suis ici chez moi, ma voiture est aussi la leur !

— Non, non...

Je fais mine de me lever et de partir.

— Vingt dieux, mais c'est qu'il s'en irait, ce couillon ! Assieds-toi... et donne-moi ces clefs. Tu es un vrai Japouille, toi !

En riant de notre comédie, elle est d'un naturel affable, Jéromine remplit des assiettées d'un brouet dont le fumet éveille en moi une douce nostalgie.

— Mange. Tu dois avoir faim après un si long voyage.

C'est une soupe à la cistude. Mon régal ! Je n'en ai pas dégusté depuis quinze ans. On ne consomme pas les chéloniens à Pantruche, et ce n'est pas dommage car ils sont pollués comme les cours d'eaux qui ont l'imprudence de traverser la ville...

— Demain, je te ferai visiter le domaine, augure Azor avant de gober sa première cuillerée.

Ensuite, cédant à mon émotion et à ma gourmandise, je savoure le met divin. L'on n'entendra plus, le temps de vider nos assiettes, que de gloutonnes aspirations, de grands « slurp » entrecoupés du craquement des croûtons de pain dur entre nos mâchoires laborieuses. Alors seulement, une fois rassasié, Azor reprendra la parole en remplissant mon verre d'un vin noir et chantant.

— Déguste-moi ça... le sang de la terre, de « ma » terre... la sublime cuvée de Palot...

Je goûte... et soudain, je mords dans le raisin... je mords dans la grappe. Je me sens envahi d'une sensualité printanière, emporté dans une harmonieuse élévation de mon âme. J'apprécie d'un clappement de langue.

— Il faudra t'y faire, ironise Jéromine, la production de ton cousin est toujours la meilleure...

— C'est le vin du Christ, un vin qui dessoûle ! Mais que ça ne t'empêche pas, Hubert, de penser différemment... du moment que tu ne peux pas le dire.

Nous rions de bon cœur. Jusqu'à ce qu'une terrible quinte de toux enrayer mon enthousiasme. Azor grimace une moue attristée, il n'aime pas me voir malade. Jéromine choisit de détourner notre attention sur la corbeille de fruits qu'elle dépose à table.

— Le soir, déclare-t-elle, repas léger... on dort mieux ! Ça te suffira ?

Je mime un énergique oui.

— Ne te gêne pas, ajoute Azor. Quand je pense que tu voulais coucher à l'hôtel. Par la peau des fesses, je t'en aurais délogé. Un Japouille louant une chambre dans son propre village, quelle honte ! Ne t'avisés pas de me faire un coup pareil... ou bien achète l'hôtel !

Il rit, puis s'étire dans un rugissement.

— Je suis crevé ! Je vais me coucher, nous aurons le temps de discuter demain. Tu coucheras en bas, avec Jéromine. Moi, j'irai dormir en haut... dans la chambre d'enfant.

Je réagis d'un sursaut à ces paroles, retiens par un bras mon cousin qui se levait.

— Eh, quoi ! Tant que j'ai pas de gosse, je peux utiliser sa chambre, non ?

Je montre du doigt l'étage supérieur et me désigne moi-même comme son logique occupant.

— Tu veux pas partager le lit de Jéromine ? Ah... je passe sur l'hôtel, je passe aussi sur la paille...

J'ouvre de grands yeux.

— Dans ta lettre, tu me demandes bien une paille ? Comme si j'allais te faire dormir sur une paille ! Je passe sur ces inepties, mais tu ne me feras pas l'affront de refuser Jéromine ! Ici, la tradition veut que l'hôte reçoive les honneurs de la maison et de la couche. Et ici, on respecte la tradition. Si tu veux vivre parmi nous, je te l'ai déjà dit, tu dois te conformer à nos coutumes.

Il me tape sur l'épaule.

— J'accepte ta voiture, accepte ma femme !

Honteux, l'air un peu niais, j'hésite à adopter l'attitude reconnaissante que l'on attend de moi. Je me tourne vers Jéromine en quête d'une réaction : elle me sourit gentiment.

— Elle te plait pas, Jéromine ?

Oh oui, pensé-je. Et je le fais savoir d'un franc hochement de la tête.

— Et alors, tu veux nous vexer ?

Non, fais-je.

— Bon ! Dans ce cas n'en parlons plus, je vais pioncer.

Il sort par la porte du fond et j'entends son pas lourd s'amenuiser graduellement dans l'escalier.

Resté seul avec Jéromine, un trouble profond me paralyse. Compréhensive et secourable, elle vient me prendre par la main et m'entraîne vers l'autre porte.

Nous partons jouer à la joie du monde.